

## Editorial: *Hommage à Yves Thériault*

Sur la jaquette d'un livre comme *L'appelante*, publié à la fin des années soixante, on pouvait lire d'Yves Thériault qu'il était "le plus prolifique de nos romanciers" québécois. En effet, à l'endos de la page titre, la liste d'oeuvres variées devait nous convaincre de la richesse de l'imagination d'un romancier qu'on rattachait déjà volontiers à la rudesse du Grand Nord canadien. En 1965, on comptait plus d'une dizaine de titres dans le seul domaine de la littérature pour la jeunesse, un champ d'écriture qu'Yves Thériault occupait pratiquement seul à l'époque. Écrivain prolifique, Yves Thériault l'est resté jusqu'à la fin de sa vie. Toute l'oeuvre semble préoccupée par la nécessité de produire constamment des textes. Ressortant des tiroirs, peut-être à l'incitation d'éditeurs avides, des récits un peu poussiéreux parfois, le Thériault des dernières années voulait à tout prix fixer dans nos esprits cette image d'une production littéraire effrénée qui le caractérisait depuis le début.

Il y a eu d'abord une présence discrète de l'enfance dans l'oeuvre romanesque de Thériault. Cette enfance, image mâle du jeune adolescent à l'orée des rituels d'initiation, est vite évincée et remplacée par la quête amoureuse dont Thériault nous fait voir les côtés ironiques, sordides ou contradictoires. Les personnages ne restent jamais jeunes bien longtemps dans cette oeuvre. Mais avant l'éviction, l'enfance des personnages de Thériault produit l'image épouvantable et pourtant fascinante du désir. Ce désir du corps devra subir l'éventuel refus de la femme; mais avant ce refus, lui-même porte-parole d'une société québécoise répressive, le désir de l'adolescent est pour Thériault l'expérience de la pureté absolue de l'enfance, son intransigeance vitale, sa naïveté dans un monde naratif où le mensonge sera le résultat ultime de l'histoire. L'enfance n'apparaît dans le roman que pour engendrer l'espace du désir.

Dans *Le dompteur d'ours* (1965), le jeune Louis Voiron, âgé de quatorze ans, passe le plus clair de son temps à épier les allées et venues du lutteur Hermann, le nouvel arrivant au village. Son désir nettement sexuel est, pour Thériault, une instance profondément libératrice. Le jeune Louis ne peut s'empêcher d'observer le lutteur. "Et à lui venait maintenant tous les jours comme une chose qui remuait en lui, qui voulait sortir, qui se cherchait des orifices pour fuser, jaillir." (p. 32) Il est clair que l'enfant, non seulement véhicule du rêve comme dans bon nombre de romans modernes, est en outre, chez Thériault,

l'appel dur de la libération. "Ca lui venait du fait que le village était une prison, que les montagnes l'enserraient." (p. 32)

Mais l'enfant allait lui-même prendre le contrôle d'une part importante de l'oeuvre. D'abord prisonnier des récits pour adultes, l'enfant de Thériault a peu à peu pris le large, s'inscrivant au centre d'une oeuvre parallèle tout aussi marquante, sinon davantage. Cette oeuvre à l'intention de la jeunesse est l'une des plus adroites que le Québec des années soixante ait produites.

Avec Thériault, le conte québécois pour enfant et adolescent a brisé le carcan des fées et des lutins. L'enfant-personnage joue ici un jeu réaliste, dans un paysage narratif dur, souvent hostile, où le réel physique écrase et conditionne les actions. C'est dans l'étude du récit autochtone traditionnel que Thériault a trouvé sa plus riche inspiration pour la jeunesse. Récits d'aventures où le modèle du jeune héros mâle, boule violente de désir et de domination, doit trouver son accomplissement dans un espace géographique toujours extravagant. Le héros n'a pas le temps de faire appel aux fées, car il regorge lui-même de puissances magiques. Il est toujours en quelque sorte le premier des arrivants. Dans ce numéro de *CCL* consacré aux motifs autochtones, la place d'Yves Thériault était déjà évidemment toute tracée.

L'enfant-personnage apprend d'abord, des sorciers anciens et modernes, le pouvoir de la parole. En elle, il trouvera son enracinement. C'est Victor-Lévy Beaulieu qui le dit fort bien dans sa très belle préface à *Valère et le grand canot* (1981), en ramenant Thériault à l'expérience de la lecture: Thériault "me force à reconnaître et à faire revenir au monde la grandeur de mon grand-père Antoine, aussi bien dire la grandeur de mon lieu de naissance, ces Trois-Pistoles qui savaient ce qu'était le sens de la parole" (p. 19). Or, derrière la parole admise, le lecteur découvre la fascination de la naissance, de toute naissance depuis le début du monde cellulaire.

Car c'est bien le rituel atroce de la naissance qui marque l'oeuvre de Thériault. Bien sûr, celle que relatent si crûment *Agaguk* et *N'tsuk* ne nous quittera plus. Mais avant tout, la naissance dont on parle est la recherche de l'ouverture d'où fusera le désir libérateur. Que l'oeuvre de Thériault soit fascinée par l'origine du désir, il ne fait aucun doute. Il reste à souhaiter que ce motif, comme tous les autres, fera l'objet d'études, en particulier dans le corpus d'oeuvres pour la jeunesse que Thériault nous a légué.

Nous sommes tous des "dompteurs d'ours," des Hermann venus d'ailleurs; mais nous nous résorberons tous également dans le grand trou de l'origine. Thériault nous l'a dit et répété: à nous maintenant de poursuivre l'oeuvre prolifique.

**François Paré**  
*Guelfh, Ontario*